

Jean Marie Gauthier

REVUE
BELGE
DE
PSYCHANALYSE

No 28
PRINTEMPS 1996

ROYAL CANADIAN
MOUNTED POLICE
SEARCHED INDEXED
SERIALIZED FILED

1
2

3
4

Au-delà du principe de répétition : le plaisir de l'interprète

Jean-Marie Gauthier

Ouverture en forme de contre-point

Toutes les fois que j'écris, ou plutôt dès que cela s'avère possible, j'écoute de la musique ; mon plaisir est alors comme double. Etudiant déjà, je restais branché sur un programme de musique classique dont je ne me séparais qu'aux moments fatidiques et redoutés de l'examen. A présent et bien que je rédige par l'intermédiaire d'un clavier d'ordinateur, le plaisir et mes habitudes sont restés les mêmes : écrire sur fond musical est comme plus riche et agréable. Outre Debussy ou Stravinsky, un de mes accompagnateurs préférés reste incontestablement J.S. Bach. J'ai le sentiment profond que les rythmes et les lignes mélodiques développées par ce compositeur m'apportent sérénité et créativité ; disponibilité interne et externe tout à la fois : cette musique semble en effet m'apporter une sorte de potentialité supplémentaire de patience et de confiance qui m'autorise une recherche sans hâte ni excès de crainte.

Quelle ne fut pas ma surprise de m'entendre dire un jour que la musique de Bach était difficilement audible car trop répétitive. Une fois dépassé un premier étonnement, cet avis fut l'occasion d'une attention différente à cette musique. A bien l'écouter, il est vrai que les développements musicaux de Bach sont fortement marqués par l'empreinte des thèmes initiaux qui font ainsi figure de principes organisateurs omniprésents et incontournables : on pourrait dire que tout se passe comme si face à une structure de base forte et imposante, la différence et le développement des variations ne pouvaient être engendrés que par une répétitivité qui serait elle-même, à la limite de l'exaspération. Tout se passe en fait comme si chez Bach, c'est la répétition elle-même qui portait en effet et faisait émerger en son sein la différence et la variation ; comme si de manière infinitésimale, c'est la répétition du même qui engendrait l'apparition d'une différence devenue pourtant peu à peu inéluctable car inscrite comme une sorte de nécessité dès les premières mesures. La relation entre le Même et le Différent dans la musique de J.S. Bach nous convie de renoncer à une conception s'appuyant sur une opposition trop stricte entre ces deux concepts ; suivre J.S. Bach permet d'envisager une perspective rigoureusement dialectique où chacun de ces éléments non seulement est utile à la définition de l'autre mais l'engendre par sa propre manifestation. Le même et le différent, le rythme comme la répétition et les variations sont au coeur du plaisir d'entendre cette musique par ailleurs fort construite et donc très structurée par la pensée.

En musique, le contre-point est une technique d'écriture qui développe conjointement plusieurs lignes mélodiques. Cette technique de composition qui s'oppose ainsi à l'harmonie, constitue le fondement de l'art de la fugue dont Bach fut un des maîtres. Là où l'harmonie enchaîne et associe les accords, le contre-point associe les notes dans leur différence : cette

technique de composition engendre donc l'unité à partir de la différence. A travers ses développements, reprises des thèmes structuraux, harmonisations et ruptures, la musique de Bach nous invite en tout cas à repenser les relations entre pensée, plaisir et répétition : elle semble nous dire que loin de devoir les opposer, il faut penser le lien entre ces trois termes non seulement de façon dialectique mais en supposant que c'est bien leur intime intrication qui leur permet d'exister. Penser le plaisir de la pensée ne devrait pas ainsi se résoudre à la question de la création du neuf mais doit aussi envisager comment la nouveauté surgit du répétitif comme véritable source du plaisir de penser et de la créativité.

Une ouverture en forme de contre-point constitue ainsi une forme d'introduction idéale pour aborder la discussion des rapports entre pensée, plaisir, répétition et innovation ; penser le même et la différence est une question difficile aux contours flous et polymorphes mais qui nous place d'emblée au coeur même des fondements de la psychanalyse : que l'on songe seulement à la place que l'analyste et sa pensée peuvent occuper dans une cure.

Penser la pensée du nourrisson

Toutes les recherches actuelles sur le développement de l'intelligence chez le nourrisson se basent sur le fait que les bébés semblent se désintéresser d'un objet qu'ils ont vus à plusieurs reprises ; tout se passe comme si le bébé, vite lassé par ce qu'il a déjà vu, s'en désintéressait tout aussitôt : c'est ce que les spécialistes de ces approches cognitivistes appellent l'habituation. C'est d'ailleurs quand le temps de fixation visuelle a diminué de 50 % de celui de sa durée initiale que ces chercheurs estiment que tel objet est suffisamment connu que pour pouvoir présenter, à l'enfant, des variétés connexes de ce premier objet et ainsi tenter à travers ce que le bébé va choisir de fixer, de déterminer les processus de pensée qu'il met en oeuvre. A partir de ce moment, l'objet va varier en forme et vitesse, en couleur et en association à d'autres etc... ce qui permet de déterminer les différences et stabilités perçues par l'enfant. Pour le bébé, tout se passe donc comme si le plaisir consistait à dépenser le minimum d'énergie dans les processus de reconnaissance ; le bébé se désintéresse comme satisfait de ce qu'il reconnaît.

Mais il faut être prudent, car nous glissons là sans y prendre garde, d'un modèle cognitif au modèle freudien dont on sent poindre les apories de base que sont le plaisir et l'énergie psychique que Freud confondra toujours avec ce qu'on appellerait aujourd'hui l'énergie neuronale. Le plaisir chez Freud répond à un principe économique : il est à concevoir dans un rapport de symétrie inverse au déplaisir qui lui résulte d'une augmentation de tension. Le plaisir pourrait alors se définir comme la décharge de cette tension accrue et dans ce cas, il serait indissociable de la manifestation préalable de son contraire dans une dialectique contrastée qui constituerait l'être même du plaisir. Mais cette perspective s'accorde mal avec celle du principe de constance qui elle, suppose que le plaisir soit dû au maintien à un niveau optimal de l'activité psychique : le plaisir pourrait dans cette perspective se confondre avec celui d'une homéostasie sauvegardée.

Ce qu'il faut retenir ici c'est que quoiqu'il en soit les hypothèses freudiennes concernant l'origine possible du plaisir s'accordent mal avec le développement de la pensée : si une conception suppose la décharge,

l'autre s'appuie sur le maintien d'un statu-quo. A les suivre, on serait tenté de penser que c'est la répétition qui à terme devrait dominer l'(absence) de fonctionnement mental. C'est ce que nous supposons lorsque nous nous faisons référence à un Inconscient dominé par les processus primaires qui visent à une réduction rapide de toute tension ; processus qui par analogie de forme ou de nom interposée, tentent d'assimiler tout objet à une source potentielle de plaisir, fût-il de substitution et au mépris de la reconnaissance de toute différence. Pourquoi reconnaître tolérer, créer et maintenir des différences là où le but ultime et fondamental serait de réduire toute espèce de tension ? C'est que nous butons là, sur des difficultés du modèle économique cher à Freud : il est difficile d'y faire coïncider le modèle économique de l'origine du plaisir et les raisons du développement du fonctionnement mental. A moins que le plaisir ait d'autres ressources que celles issues d'une simple économie et qu'on envisage le fonctionnement mental et son origine en dehors d'une perspective monadique qui s'obscurcit elle-même à n'envisager que le seul nourrisson.

L'argument trop souvent avancé de la frustration ne suffit pas à expliquer l'écllosion d'un fonctionnement mental riche qui suppose suspension du désir et reconnaissance des différences ; c'est sans doute le message que nous adresse à nous analystes, ces approches cognitives du nourrisson : tout se passe chez lui comme si son fonctionnement mental sur le plan de la pensée était dominé par un principe de répétition. Les lois de la biologie, et celles de l'adaptation dans le monde animal, suffisent à rendre caduque toute explication qui se réduirait à faire état de potentialités de changement issues de la seule frustration. Le développement d'un appareil à penser suppose en fait un changement radical du mode de fonctionnement dont l'aspect mutatif laisse supposer l'apparition d'un moment de rupture par rapport à un modèle qui serait peu ou prou issu de la biologie.

C'est qu'il devient aussi évident dès ces premiers pas, qu'il convient de distinguer les fonctions de pensée de celles du plaisir et de la répétition car la nature des relations entre plaisir et pensée ne semble pas à première vue une question simple : elle évolue entre réduction de tension (ou constance du niveau énergétique du fonctionnement psychique) et réduction à l'identique d'une part et suspension de satisfaction et reconnaissance de la différence de l'autre : au "satisfecit" immédiat du déjà vu, s'oppose la constitution d'un appareil à penser compliqué et "suspensif". Mais, de plus, comment dans tout cela, situer le plaisir et en préciser la nature ?

Ne faut-il pas aussi interroger l'hypothèse cognitiviste qui estime que l'habituation et le retrait d'intérêt apportent la preuve indirecte que l'enfant soit devenu capable de reconnaître et de catégoriser un objet. A quel type de régulation font appel ces approches si ce n'est à supposer que l'intelligence vise à l'économie des procédés mis en branle par l'activité mentale : le "si-tôt-connu-aussitôt-négligé" explique mal lui aussi, le développement d'une intelligence diversifiée et capable de faire face aux situations les plus diverses ; on fera sans doute faire la diversité et la multiplicité des expériences, que cela n'ajoutera rien à l'énigme de voir se développer un appareil à penser apte à postposer et tirer parti des différences. On pourrait en effet imaginer que comme dans le règne animal (en principe), la priorité reste donnée à la répétition de gestes prédéterminés dans un environnement dont ces pratiques elles-mêmes garantissent la stabilité ; la multiplicité des expériences faites par le jeune enfant est peut-être le signe du développement de ses capacités mentales plus qu'elle n'en est le moteur. Expliquer tout sous prétexte d'adaptation apparaît comme décidément trop

réducteur d'autant que ce type de raisonnement confine à la tautologie quand on sait que le caractère "adapté d'un comportement" ne peut être conçu qu'après-coup.

Bien sûr, les hypothèses cognitivistes ignorent ou négligent le plaisir, mais peut-on vraiment se passer de cet élément pour expliquer le développement de la pensée ? La neurobiologie fait indirectement appel à des concepts économiques. Cette économie si elle ne fait pas référence à cette sorte de tension énergétique comme dans la psychanalyse, touche pourtant indirectement à cette question. On suppose que "l'organisme" recherche une dépense minimale des moyens mis en oeuvre pour réaliser la meilleure adéquation de l'environnement. Si à l'économie maximale des moyens mis en oeuvre, doit correspondre une bonne adaptation, ne pourrait-on y voir l'ébauche d'une théorie neurobiologique du plaisir : l'organisme se satisfait de pouvoir s'adapter à son environnement avec un minimum de frais.

Quand on sait que cette adaptation pour le bébé est surtout le fait de l'environnement, on peut se demander ce que peut signifier dans le monde du nourrisson le thème de l'intelligence ? Le bébé n'aurait-il pas intérêt avant tout à maîtriser sa mère ou ses substituts éventuels ? Comment expliquer l'apparition d'une pensée en purs termes d'adaptation sans faire référence au lien social et aux processus de transmission qu'il autorise ; la neurobiologie s'enferme sans doute dans une impasse à vouloir trouver l'origine de la pensée dans le seul individu. Notre cerveau en est-il le maître d'oeuvre ou le réceptacle ? La création est-elle originaire ou bien notre pensée se constitue-t-elle sur ce fond analogique où l'intelligence consisterait à recréer du connu là où il vient à manquer et dont le plaisir de fond serait de se contenter du déjà connu. Ces considérations suffisent en tout cas à montrer les limites d'un solipsisme qui consiste à croire qu'il pourrait être suffisant de trouver les origines du plaisir, de la pensée et de la répétition à l'intérieur du seul bébé. Quel sorte de fantasme soutient ce désir d'imaginer qu'à chaque fois le bébé pourrait recréer les fondements de la pensée humaine comme si nous ne venions pas au monde dans un univers culturel qui possède un passé et une histoire.

On l'aura compris tout au long de ce développement, notre propos fait se côtoyer à tout moment, deux termes aux valeurs connexes bien qu'ils soient loin d'être équivalents : celui de pensée et celui d'intelligence. Comment à nouveau distinguer ces deux approches des processus de pensée sinon en disant en première estimation que le terme d'intelligence est un sous-ensemble de celui de pensée, plus général. Mais, une fois encore où allons-nous situer un plaisir dans l'adaptation ou le dépassement de l'environnement par l'imaginaire cher à Castoriadis ; dans la passivité ou l'activité de penser ?

Il est hors de notre propos de tenter ne fût-ce que de très loin, de définir ces notions, notre objectif serait plutôt à travers ces quelques réflexions, de tenter de mettre en résonance pensée et plaisir en notant combien ces concepts en côtoient bien d'autres auxquels ils sont connexes sans leur être équivalents. Comme il est vraisemblable que la définition de chacun de ceux-ci éclaire de manière irremplaçable les notions qui lui sont voisines, on conviendra qu'il vaut sans doute mieux veiller à éclairer chacune de ces pistes si on veut garder quelques chances de pouvoir décrire ces rapports. Tenons pour acquis temporaire que chez le bébé (s'il y a plaisir à la pensée) il semble résider dans la contemplation passive de la répétition de l'identique. Cette variation nous fait percevoir l'étendue et la complexité du problème.

Deux variations

Toute autre semble, à première vue, la situation de l'enfant plus âgé dès qu'il se met à jouer. La répétition domine ici aussi mais de toute autre manière car le plaisir qui s'associe à cette activité devient à ce moment, évident. L'enfant semble dominé par la volonté de recréer le même, le déjà connu. Loin de s'en détourner, l'enfant reproduit parfois à l'envi des situations qu'il a connues dans son environnement ; une fois le scénario mis en place, il tend parfois à se répéter immuable au point que l'adulte cherche désespérément à y échapper, tant la répétition et la stéréotypie lui semblent insupportables et dénuées de toute source de plaisir possible. Mais subitement aussi, la source de plaisir peut s'inverser parfois et c'est alors dans la création que l'enfant se nourrit d'une joie manifeste.

Freud en commentant le célèbre jeu de Fort-Da mis en scène par son petit-fils, attribue le plaisir ludique à la maîtrise développée par l'enfant, d'une situation traumatique (ici le départ de sa mère) ; son plaisir aurait d'ailleurs été plus intense lorsqu'il ramenait à lui la bobine en l'accompagnant d'un Da bien sonore. Cette maîtrise permettrait aussi, selon Freud, de faire souffrir un partenaire ou de se venger, ce qui constituerait une autre source de plaisir. Le plaisir du jeu aurait ainsi une double origine : le passage de la passivité à l'activité, de la soumission à la maîtrise, mais aussi l'expression fantasmatique des pulsions consécutives à l'événement vécu.

Notons simplement ici que le plaisir n'est pas lié au seul facteur de décharge que suppose le modèle économique puisque l'activité n'épuise pas une passivité à laquelle le jeu soumet de nouveau l'enfant. La répétition est en quelque sorte antagoniste au principe économique ; est-ce pour cette raison et à force de vouloir les concilier que Freud fut amené à concevoir la pulsion de mort ? C'est que les rapports entre plaisir, passivité, activité, répétition, analogie et transformation sont loin d'être simples et univoques. Comment expliquer la répétition par une volonté de maîtrise sans souligner que cette maîtrise suppose aussi une substitution. C'est de ce point de vue aussi que le principe énergétique se montre insuffisant et qu'il faut supposer un plaisir propre à penser. La répétition anticipe un plaisir de maîtrise par la pensée d'un déjà vécu auparavant ; l'anticipation est elle-même pensée et ne peut se résumer en décharge.

Si les sources potentielles de plaisir ne s'arrêtent pas à une maîtrise énergétique, c'est que dans le jeu peut se produire un écart entre la répétition de l'identique et la création d'un analogue. Le jeu reproduit le similaire et non l'identique, écart que permet et qui signe la constitution d'un Imaginaire capable de créer des analogies, pour maîtriser certes, mais qui autorise aussi de tenter d'autres conjectures, fussent-elles fantasmatiques. On peut dire qu'avec le jeu au-delà du plaisir de maîtrise, il y a celui de la substitution. Ainsi aux signifiants de plaisir-déplaisir et répétition s'ajoutent dès lors ceux d'activité-passivité et d'analogue ou similaire, de différent et d'identique.

On pourrait dire que dans le jeu, le plaisir se partage à parts égales entre répétition et substitution, activité et passivité, entre le retour de l'identique et du différent. Chaque élément restant par ailleurs étroitement lié à son opposé dans une dialectique indispensable à leur manifestation même. L'importance du caractère traumatique ou non des événements rappelés, leur valeur affective ou relationnelle ne suffisent pas à expliquer pourquoi tel jeu à tel moment est plus investi qu'un autre ou plus longtemps. L'enfant prend plaisir autant à répéter qu'à tenter des solutions nouvelles, à maîtriser ce qu'il

ne peut éviter qu'en s'y soumettant à nouveau. Le jeu est manifestation d'un plaisir de la pensée qui tout à la fois permet et suppose une faculté d'anticipation : il suppose l'ébauche d'une permanence du Soi, des objets et d'une historicisation du vécu.

Le plaisir que nous prenons à participer à la vie de groupe est évident. L'importance que nous attribuons à ce qui s'y déroule au point de parfois défendre plus chèrement leur peau que la nôtre en est le signe. Les sentiments d'appartenance que nous en retirons, autant que la multiplicité des activités et des fonctions sociales de ces associations dont les liens entre les membres vont du plus informel à une structuration plus ou moins lâche, suffisent à attester le rôle majeur que ces structures sociales jouent dans notre vie psychique.

De plus, nos premières capacités mentales nous furent données par le groupe social qui nous a vu naître et qui a assuré nos premiers soins. Soumis à un risque majeur de répétition, il est parfois étonnant de constater que notre identité se développe en ce lieu même où la reproduction de l'identique aurait pu être la règle. Or à chaque fois que nous intégrons ou fonctionnons en groupe, nous courons toujours le même risque : celui de l'indifférenciation. Ne pourrait-on dire que la vie naturelle de tout groupe évolue selon des modalités qui sont propres à chaque association, entre différenciation des membres et disparition de toute forme d'identité ?

Or si la participation à un match de football comme spectateur suppose pour assurer un maximum de plaisir, la perte des caractéristiques individuelles, il ne peut en aller de même pour les équipes qui évoluent sur le terrain : elles doivent faire corps tout en organisant une différenciation des rôles. Cette dialectique entre unité et diversité est au coeur de la dynamique qui engendre la grande variété d'organisations que se donnent les groupes contraints de s'organiser socialement. Groupes qu'il faut différencier les groupes thérapeutiques uniquement consacrés au monde des fantasmes puisque telle est leur fonction et leur objectif, la dissolution. La dialectique unité-diversité hante surtout ces groupes qu'on pourrait qualifier de réels, qui eux sont organisés a priori dans la durée et qui possèdent une fonction sociale à réaliser. Leur devenir est à l'image d'une dynamique qui va se jouer entre trois dimensions : la nature de leur objet social et des contraintes sociales et psychiques que cela suppose, la nature psychique des individus qui le constituent et une dynamique entre diversité et uniformité.

Si la diversité entraîne des fantasmes d'explosion, l'unité si elle n'est pas maintenue trop fermement par une rigidité autoritaire, s'accompagne le plus souvent d'un fantasme défensif et infantile d'indifférenciation. Comme dans les groupes thérapeutiques où c'est la première question qui organise le groupe, la question de l'identité et de l'indifférenciation est au coeur de tous nos vécus groupaux. De quelle nature est dès lors le plaisir que nous y recherchons ? S'agit-il simplement de régresser à nos origines familiales, du plaisir à s'indifférencier sous la protection d'un groupe ou y aurait-il autant de plaisir dans la répétition, le refus de penser que dans la pensée ? Toutes suppositions qui ne sont pas exclusives les unes des autres.

La répétition comme principe du fonctionnement psychique

Depuis ses débuts, la psychanalyse s'est inscrite dans la problématique de la répétition. Dès la définition des psychonévroses de défense qu'il oppose alors aux névroses actuelles, Freud fait l'hypothèse d'un trauma passé dont les effets seraient repérables dans le fonctionnement actuel du patient. On pourrait qualifier cette première référence au passé, c'est-à-dire au répétitif, de position épistémologique de la psychanalyse : Freud a choisi de donner sens à toute forme de psychopathologie à partir de l'histoire personnelle de chacun d'entre nous. Ce choix met automatiquement la psychanalyse à distance de toute perspective qui verrait l'origine du trouble mental dans quelque prédisposition déficitaire qui serait dès lors nécessairement externe au sujet. Ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse ne peut prendre en compte ces facteurs, mais qu'ils ne peuvent prendre sens que dans l'histoire du sujet, diachronie qui est essentiellement celle de ses relations. Mais la psychanalyse va plus loin encore.

Le passé n'est pas pure inscription passive qui pourrait être assimilée à toute forme frustrée d'apprentissage (le présent ne peut prendre sens qu'en fonction de nos expériences passées), mais il est pour Freud actif dans l'actualité du sujet par la voie de l'inconscient :

"(...) on ne peut considérer l'état morbide comme un effet du passé mais comme une force agissante" (1914, p. 110).

L'inconscient est cette force agissante. Cette référence à l'inconscient, son inscription dans le passé et sa structure de pensée, constitue la position herméneutique de la psychanalyse. Lorsque, dès "L'interprétation des rêves" (1900), Freud propose de distinguer des processus psychiques primaires et secondaires, il les différencie dans leur rapport à la temporalité : les processus primaires tendent à une libération la plus rapide possible d'une énergie mentale fluide et peu liée. Ils sont la caractéristique même du fonctionnement de l'inconscient qui ne connaît pas le temps :

"Les processus du système lcs sont intemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont aucune relation avec le temps" (Freud, 1915, p. 97).

Ne peut-on dire plus clairement que l'inconscient comme source de notre vie pulsionnelle, est la source active et dynamique des répétitions qui sont au coeur de notre fonctionnement mental. Le concept de pulsion qui fait référence à une organisation topique, celui de processus primaires au temps, et le concept d'inconscient à un mode de pensée sont trois termes qui tentent à partir de ces différents points de vue, de rendre compte de l'Inconscient comme l'organisateur du répétitif au coeur de notre vie mentale.

Il semble que deux interprétations divergentes ont pu être données sur la source de cet "automatisme de répétition". L'une considère que cet automatisme est inhérent à la vie pulsionnelle elle-même, alors que pour l'autre, ce mécanisme répond à une dynamique pulsionnelle particulière, autonome et spécifique. Freud a penché pour cette deuxième version lorsqu'il a introduit le concept de pulsion de mort en laissant supposer qu'il existe des répétitions qui échappent à toute recherche de plaisir, fût-elle voilée au maximum. Mais ses théories initiales à propos de la pulsion suffisent largement à expliquer le caractère répétitif du fonctionnement mental.

La source biologique des pulsions que Freud situe dans le corporel suffit en effet à expliquer le retour inéluctable du besoin de satisfaction (ce qu'il définit d'ailleurs comme le but de toute pulsion) : Freud situe à ce moment là (et sans doute à juste titre) le fonctionnement mental, issu de la dynamique de la vie pulsionnelle, au plus près d'un modèle biologique ; sans pourtant qu'on puisse l'y réduire car Freud a pris soin d'interposer l'objet de la satisfaction entre la pulsion et l'instinct : l'objet étant la partie la plus variable du fonctionnement pulsionnel, une dynamique conflictuelle peut dès lors s'installer peu à peu dans la vie psychique qui s'éloigne ainsi irrémédiablement d'un fonctionnement qui garderait toute la rigidité prédéterminée d'un instinct.

De tout ceci on peut retenir en tout cas que le plaisir et la satisfaction a partie liée avec la répétition. Freud a fait du plaisir et de sa quête un principe mais de la tendance à la répétition une compulsion. Ne pourrait-on penser pourtant que c'est la répétition qui constitue un des fondements de la vie psychique et de la psychanalyse. Sans répétition pas de transfert, insignifiance du passé et perte de toute possibilité d'une signification individuelle de la vie psychique : c'est la répétition qui fait revivre le passé et qui donne sens au présent. Dans cette perspective, la répétition est consubstantielle à la psychanalyse comme au fonctionnement mental dont elle est un des fondements essentiels.

En assimilant trop étroitement l'automatisme de répétition à la pulsion de mort, Freud rend problématique la place centrale qu'il a accordée dans sa théorie, à la névrose traumatique et à sa tentative d'autoguérisson par la répétition du trauma. Quelles sont les limites de la répétition du trauma à des fins de maîtrise ou d'autodestruction ? Ne serait-il pas utile pour répondre à cette question que les analystes se penchent sur le type de mécanisme mental mis en jeu dans l'un ou l'autre de ces cas ? L'hypothèse de la pulsion de mort risque d'être trop réductrice et d'empêcher que des questions sur la nature des représentations mentales mises en jeu ne soient posées. N'y a-t-il pas contradiction à associer la répétition à un mécanisme autodestructeur lorsque l'expérience semble montrer qu'un trauma devient toxique quand il n'est pas mentalement répété.

Le concept de pulsion de mort est criticable à bien des égards au premier rang desquels il faut souligner combien il peut être dangereux qu'une théorie développe un concept qui lui permette d'expliquer ce qu'elle ne peut maîtriser ; ce risque est celui de voir se développer une théorisation autoréférente et tautologique trop peu accessible à toute remise en question de ses concepts. On pourrait en voir un des effets autour de cette difficulté pour la psychanalyse de réfléchir sur la répétition et sur les différentes formes qu'elle peut prendre.

Pour une théorie psychanalytique de la mémoire

Freud a depuis le début de sa pratique été confronté aux problèmes de la répétition que curieusement pourtant, il n'a jamais mis en rapport avec les problèmes d'organisation de la mémoire : ce nouveau signifiant de mémoire qui s'ajoute à notre liste déjà longue, ne signifie rien d'autre ici que la nécessité d'une inscription du passé pour expliquer l'actuel de la répétition. Lorsque tout au début de ses recherches il nous dit que les hystériques souffrent de réminiscences ou lorsque plus tard il parle du retour du refoulé et qu'il discute dans un texte tel que l'inconscient de la possible double

inscription des signifiants et représentations, on est au plus près de questions qui touchent à la mémoire, objet de recherche qui n'a suscité que peu des travaux psychanalytiques.

Bien que Freud ait parlé de divers types d'inscriptions des représentations et de leurs lieux psychiques possibles, on se contente le plus souvent d'évoquer un "investissement libidinal" pour expliquer l'apparition d'une représentation ; il faut souligner que ce type d'explication apporte peu de choses à une description détaillée des processus psychiques en cours, outre le fait qu'elle est fort voisine d'une tautologie : on pense parce qu'on "investit" une pensée.

Un texte de Freud lui-même réunit pourtant les deux termes : "Remémoration, répétition et élaboration" paru en 1914. Freud s'efforce dans ce texte de conseiller les jeunes analystes et tente de montrer la différence qui s'est peu à peu installée entre la méthode hypnotique qui fut celle de ses débuts et la psychanalyse :

"A l'époque du traitement hypnotique, la SOUVENANCE prenait une forme très simple. Le patient se plaçait dans une situation antérieure qu'il ne paraissait pas confondre avec la situation présente" (Freud, 1914, p. 106).

Avec la pratique de l'association libre rien de tout ceci ne se retrouve plus :

"(...) nous pouvons dire qu'ici le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié ou refoulé et ne fait que traduire en actes. Ce n'est pas sous la forme de souvenir que le fait oublié réapparaît mais sous forme d'action. Le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition" (op.cit., p. 108).

Texte fondamental puisqu'il décrit le lien étroit qui unit le mode de pensée du patient à la technique à laquelle il est soumis et donc à la pensée de l'analyste ; il faudra y revenir. Freud dans la suite de ce texte montre combien les patients restent prisonniers de cette répétition inconsciente que l'analyste devra mettre en rapport avec le transfert et la résistance au changement pour permettre au patient d'échapper à ce qui apparaît dès lors comme une incapacité à ne pas répéter.

Selon Freud, si les souvenirs sont si clairs dans l'hypnose c'est que dans ce cas on aurait supprimé la résistance, comme passé par dessus ; alors que plus la résistance serait forte, plus les souvenirs resteraient obscurs, répétés et mis en acte. Cette considération lui permet de définir très précisément la nature du travail analytique : analyser les résistances dans le transfert, ce qu'il appelle le travail de perlaboration. Mais l'objectif de l'analyse reste le même :

"Son but est le rappel du souvenir à la vieille façon, la reproduction dans le domaine psychique" (op.cit., p. 112).

Le but de l'analyse sera à l'aide de l'analyse du transfert qui sert de cadre à la pulsion, d'amener le patient à se souvenir "à la vieille façon" grâce au travail d'élaboration, c'est-à-dire à la capacité de vivre et d'analyser pleinement les résistances du patient ; il faut que le patient éprouve la force de ses résistances au changement pour que les émois pulsionnels qui alimentent cette résistance puissent être surmontés.

L'intérêt d'une approche psychanalytique de la mémoire saute aux yeux ; on pourrait dire que le travail psychanalytique se déplace entre souvenance et souvenir comme bornes. Comment qualifier le passage d'une situation à l'autre en termes de qualité du fonctionnement mental ? Au-delà du travail sur le transfert et les résistances au changement, répondre à ces questions pourrait peut-être permettre à l'analyste de mieux évaluer la nature du travail en cours.

Il faut noter ici que Freud élude un peu cette question lorsqu'il nous parle de mise en acte par le patient de ses fantasmes ; il aurait été plus judicieux qu'il parle de mise en scène. Il n'est pas équivalent que le patient agisse son transfert ou qu'il projette ses désirs sur l'analyste, croyance qui ne va pas sans s'accompagner d'une certaine dose de réalisme : le patient prend pour réel ce qui n'est que l'effet de son désir projeté. Entre croyance et réalité, comme entre mise en acte et mise en sens ou entre fantasme et signification, il existe une distance que le chemin analytique se doit de parcourir en repérant si possible les étapes significatives d'une transformation des modes et formes de pensée.

Or on pourrait dire de façon lapidaire que nous nous trouvons souvent dans la situation où le patient se situe du côté de la souvenance, de la répétition et de l'inconscient, alors que l'analyse tend à lui faire entendre souvenir, conscience et créativité alors que celle-ci ne dispose pas de théorie de la conscience pourtant étroitement associée au passage d'une réminiscence à "l'inscription d'un souvenir dans le domaine psychique" comme nous le disait Freud.

Entre réminiscence et souvenir de soi, la pensée de l'autre

Deux faits m'ont amené à réfléchir à ces questions, l'un est des plus banal qu'il soit, mais sans aucun doute fort significatif, l'autre est un événement inattendu et sans doute exceptionnel.

Comment expliquer tout d'abord un fait de notre vie quotidienne d'analystes qui nous conduit lorsque nous sommes confrontés à des difficultés dans notre pratique, à nous empresser d'en parler à un collègue que ce soit de manière quasi informelle ou à l'occasion d'un séminaire ? Le simple fait de penser à ce qu'on va en dire, à la manière dont on va aborder les questions qui restent irrésolues, suffit parfois à éclairer ce qui jusqu'alors restait obscur et difficile. De plus, le seul fait d'avoir parlé de ses difficultés, nous fait souvent entendre le discours des patients d'une toute autre manière : comme par miracle, le patient semble dire alors ce que nous nous apprêtions à penser de lui au point qu'il serait même tentant de lui attribuer les pouvoirs de cette transformation.

Ces faits sont à mettre en relation avec ce qui m'apparaît comme une des difficultés de la théorie analytique telle que nous la connaissons encore aujourd'hui. Tout dans notre pratique est relationnel ; nous ne pouvons et à juste titre, penser ce qui est en jeu dans une cure que dans la dynamique du transfert et du contre-transfert ce qui témoigne à l'évidence que les deux protagonistes sont impliqués dans ce processus. L'analyse de ce double mouvement conçu comme le moteur même de la cure, est ce qui fait la spécificité de la thérapie analytique. Mais curieusement lorsque nous faisons état du fonctionnement mental du patient, nous avons une curieuse tendance à revenir à un solipsisme que toute notre pratique semble pourtant contredire.

Tout se passe comme si nous continuions à penser la prise de conscience d'un patient en termes de passage de représentations de l'Ics au système Pcs-Cs ; la représentation cheminerait d'un système à l'autre, les investissements changeant, l'énergie se déplaçant et se réorganisant. Cette vision est celle que Freud a scellée dans ce qu'il a tenté de nous transmettre en terme d'organisation topique du fonctionnement mental ; conception qu'il faut sans doute mettre en rapport avec son projet de psychologie scientifique et ses difficultés de prise de distance sur un plan théorique tout au moins, avec un certain idéal d'objectivation scientifique. La topique telle que nous la pensons encore, laisse supposer que tout le fonctionnement psychique se trouve à l'intérieur même du patient. Or la cure nous montre le contraire.

Si passage de l'Ics au Pcs-Cs il y a, il se fait d'abord dans la tête de l'analyste ; ou pour le moins, la psychanalyse suppose la mise en parallèle de deux fonctionnements psychiques qui communiquent entre eux à bien des niveaux. En ce qui concerne la prise de conscience, les communications de l'analyste au patient jouent un rôle considérable dans le domaine du système Pcs-Cs. Il semble à cet égard essentiel que la théorie analytique puisse à l'avenir penser comment cette mise en parallèle considérée comme le véritable moteur de la cure, aboutit à une transformation des représentations de chacun des protagonistes.

Une autre situation clinique sans doute exceptionnelle m'a conduit à ces réflexions. Dans le cadre d'une formation à l'observation directe, une jeune collègue est amenée à observer une petite fille autiste. A la discussion de la quatrième séance d'observation, elle nous fait part de son interrogation : elle se demande si la petite fille ne s'assied pas systématiquement sur les chaises qu'elle a, elle-même, occupées quelque temps auparavant. Malgré le fait que cette méthodologie implique que l'enfant soit prévenu des horaires et des objectifs de l'observateur, bardés dans nos certitudes supposées sur l'autisme, nous avons expliqué à l'observatrice qu'il ne pouvait s'agir que d'une projection : "l'autisme et sa carapace lui interdisent d'entrer aussi rapidement en relation mais il est sans doute difficile de se plonger dans une observation attentive et prolongée de cette forme de pathologie ce qui explique, à n'en pas douter, ce type de projection". L'observatrice nous dira pourtant, dans le compte rendu de la cinquième observation, que la petite fille, à la stupéfaction générale, s'est assise sur ses genoux.

Comment expliquer ce phénomène si souvent perçu dans le cadre des observations directes, que le simple fait d'installer un observateur modifie parfois considérablement les attitudes et comportements du patient et des intervenants sans se référer à ce qu'on pourrait appeler la fonction de l'altérité dans le fonctionnement mental.

Un fait observé par Spitz aurait pu conduire à y réfléchir, c'est l'apparition de l'angoisse du huitième mois que le bébé manifeste à la vue d'un personnage peu ou pas familier. Trop absorbé par une conception réaliste de la représentation spatiale chez l'enfant, Spitz a interprété cette observation fondamentale dans le cadre des angoisses d'abandon. Faire l'hypothèse que l'étranger rappelle à l'enfant l'absence de sa mère, laisse en effet supposer que l'espace perçu prend automatiquement le sens d'un espace à trois dimensions chez le bébé ; en suivant cette conception, la question de la construction des représentations spatiales ne se pose pas et on élude du même coup une réflexion sur la fonction de l'altérité dans la vie psychique de chacun de nous. Pour Spitz en effet, tout se passe comme si

l'étranger n'était que le signe de l'absence de la mère, ce que l'observation contredit par ailleurs car l'enfant est parfois plus effrayé par la comparaison possible des deux visages.

Voici une première occasion de distinguer ce que bien des analystes appellent aujourd'hui le négatif de la négation. Spitz a sans doute conçu l'étranger comme une négativité (le représentant de l'absence) alors que la négation selon Sartre, vient de la néantisation que la capacité de penser institue. Cette angoisse du bébé doit être pensée comme le signe d'un développement de sa capacité de penser. Il n'y a pas d'être qui soit pure négativité, c'est nous qui pensons le négatif à partir de ce pouvoir de néantisation que nous donne notre conscience humaine. Penser l'angoisse de l'étranger comme l'ébauche d'une négation de la mère par l'enfant permet d'aborder la question de la survenue de cette angoisse en termes de différenciation, alors que le négatif n'aboutit qu'à une survalorisation théorique de l'imaginaire maternelle.

Ce n'est pas rien en effet ce que l'enfant perçoit, c'est une présence qui tout à coup se met à représenter une différence jusque là sans signification. L'enfant perçoit la différence grâce au développement de sa propre activité de négation de la fonction maternelle dont il est occupé à se séparer. L'angoisse du huitième mois doit dès lors être comprise comme une angoisse de différenciation. L'Autre, étranger est ainsi au centre de nos capacités de penser à l'intérieur même de ce paradoxe d'identité et de différence qui constitue notre identité.

La fonction de l'altérité joue un rôle majeur dans l'oeuvre de J. Lacan. C'est dès le stade du miroir, auquel cet auteur attribue un rôle considérable dans la construction du Je, que l'enfant s'identifie selon les termes de Lacan, comme un autre de lui-même. Ce mouvement constitue :

"(...) la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet" (Lacan J., 1949, p. 90).

C'est presque tout le programme lacanien qui est dans cette phrase. La matrice évoquée tisse les rêts où risque de se perdre le Sujet lui-même : elle le pousse à s'aliéner et à se définir au seul empan du désir de l'autre. Elle définit de fait les risques de ce que cet auteur appelle la relation imaginaire. En l'absence du Tiers dont l'Oedipe constitue pour lui le moment structurant fondamental et irremplaçable, les relations humaines resteraient organisées sur un mode duel qui est celui d'une agressivité foncière car le risque qu'on y court est celui d'une destruction réciproque. C'est de cette manière qu'il faut comprendre ces deux affirmations : "l'inconscient c'est le discours de l'autre", et "l'inconscient est structuré comme un langage". L'autre est en nous, au coeur même de nos désirs les plus personnels et ceci grâce au discours qu'il nous fait endosser.

Pour Lacan, nous serions en effet déterminés avant tout par les signifiants essentiels qui nous habitent. Le langage qui nous est apporté et hérité de l'autre, est au coeur même de notre fonctionnement mental et de ce que nous pensons constituer la spécificité même de notre identité. Le but de la cure serait dès lors de permettre au sujet de se constituer au-delà du discours de l'autre ; tâche qui met le Sujet dans la position désormais toujours instable, de devoir se constituer en permanence lui-même et de

renoncer à vouloir atteindre son idéal qui lui, restera du domaine de l'imaginaire ; prise de distance qui n'est possible que grâce à l'écart qui existe au sein du jeu des signifiants dans l'acte de parole.

Ce jeu n'est possible que si le sujet s'engage dans la voie de l'Oedipe et qu'il accepte de prendre pour nom un terme qui ne lui appartient pas en propre. Il accède ainsi comme le dit Lacan, à l'universalité du langage, qui permet au sujet de se situer dans un jeu social qui est avant tout un jeu langagier. Cette sorte de pacte entre le Sujet et l'organisation symbolique de la société lui donne une place dans cette organisation dont il assume la Loi qui est dès lors celle de l'Autre, c'est-à-dire du symbolique et qui n'appartient à aucun d'entre nous.

L'Autre est ainsi présent de bout en bout de la théorisation proposée par J. Lacan mais assez curieusement et bien qu'il semble parfois se réclamer de Sartre, cet auteur est resté étonnamment proche de Hegel, qui fut un des premiers philosophes à avoir envisagé le fonctionnement psychique et intellectuel en dehors du solipsisme. Fidèle à sa méthodologie dialectique, Hegel a ainsi tenté de rendre compte de la présence de l'autre à l'intérieur de soi. Il n'est dès lors pas étonnant qu'il ait été un des premiers à considérer la folie comme le résultat d'un conflit interne au Sujet : l'autre inconciliable à l'intérieur de moi. Il entraine ainsi en rupture par rapport à la tradition philosophique reprise par Kant lui-même quelques années plus tôt, pour qui la folie se définissait par l'absence ou l'obscurcissement de la raison (Swain, G., 1977).

"Il y a conscience de soi pour une autre conscience de soi, tout d'abord de façon immédiate, en tant qu'un autre est pour un autre. Moi, j'intuitionne en lui en tant qu'un Moi immédiatement moi-même mais aussi en lui un autre objet qui a un être là immédiat qui, en tant qu'un Moi, est absolument subsistant-par-soi vis-à-vis de moi" (Hegel, p. 230).

La conscience réflexive qui dépasse la conscience sensible de l'existence des objets, ne semble possible à Hegel que dans la prise de conscience de l'autre : l'autre comme un moi et moi comme un autre. L'Autre, le Moi et la conscience réflexion de soi à soi tout autant que de soi à l'autre sont au coeur d'une spirale dialectique qui n'autorisent plus une définition radicale et définitivement acquise de l'identité du Sujet. On est bien ici très proche des propositions de Lacan qu'il formule à partir du stade du miroir comme source potentielle de l'acquisition du Je : l'identité ne peut être conçue de manière linéaire mais comme une construction, un processus en mouvement perpétuel. Je crois qu'il s'agit sans doute là d'un des apports majeurs et incontestables de J. Lacan à la théorie analytique.

Mais le parallélisme entre ces deux auteurs ne s'arrête pas là : il concerne aussi les risques et les issues possibles au processus d'aliénation. Comme pour Lacan, ce processus de prise de conscience constitue chez Hegel un risque majeur d'aliénation :

"Ce processus est un combat ; car moi je ne peux pas me savoir dans l'autre comme moi-même, pour autant que l'autre est, pour moi un autre être là immédiat ; je suis pour cette raison dirigé vers la suppression de cette immédiateté qui est la sienne" (op.cit., p. 230).

On pourrait donc dire que la conscience engendre une rivalité meurtrière ce qui correspond fort bien à la manière dont Lacan nous parle de

la relation duelle imaginaire. C'est dire que pour Hegel la conscience engendre une dialectique maître-esclave qui détermine d'existence d'une violence dans les rapports sociaux qui sont à l'origine des Etats. Tout cela signifie aussi que pour ce philosophe notre relation à l'autre reste sous le risque de la dépendance-soumission et de la lutte.

Comme l'a fait remarquer J.P. Sartre, l'erreur de Hegel a sans doute été de ne pas avoir pu distinguer la réalité de l'autre de celle que je lui donne, le réel de l'imaginaire, le projectif de l'objectif. Ne pourrait-on dire que, de la même manière et paradoxalement, Lacan a hypostasié la valeur et l'importance de la fonction de l'imaginaire en affirmant de façon exclusive et sans doute réductrice, que la vérité anthropologique fondamentale se situait dans le langage. Vérité ultime que le patient aura à reconnaître et à laquelle il devra se soumettre sous la direction de son analyste ce qui n'est pas sans changer des aspects fondamentaux de la cure analytique qui pour Freud reste posée sur l'analyse du transfert et des résistances qu'il fait surgir ; un jeu dominé donc par les fantasmes et l'imaginaire qui constitue le monde du Sujet, c'est sans doute la vérité anthropologique que Freud a le mieux établie en instituant la psychanalyse.

On peut qualifier les propos de Lacan de paradoxaux, car il semble bien que cet auteur fasse surtout référence au premier Freud, à celui de "L'interprétation des rêves", où Freud tout à la joie de ses premiers pas dans l'analyse, cherche surtout à montrer l'étendue des domaines où elle peut être appliquée ; tout y est alors langage et interprétation, analogie et métaphore. Ses élaborations ultérieures à partir du narcissisme en 1914 tendront plutôt à rendre compte des difficultés rencontrées dans la cure mais aussi de leur vertu thérapeutique : Freud reconnaît alors l'importance cruciale du transfert et du fait que l'analyste est pris dans le réseau imaginaire du patient. Il paraît dès lors inévitable que l'inconscient comme structure de pensée, qui au-delà du temps trouve à s'exprimer et à se répéter, constitue en même temps le ressort principal de la transformation : le changement ne trouve son origine que dans la répétition, l'autre ne peut sortir que du même.

Penser l'analyste comme un autre

On voit clairement que l'enjeu de la cure analytique est de savoir comment l'analyste va pouvoir apparaître comme autre au psychisme du patient ; question qu'il est sans aucun doute intéressant de suivre pour nous interroger sur la genèse de cette fonction psychique.

La question du visage et de sa reconnaissance a permis à Sami-Ali de rediscuter de la constitution de l'identité dans la théorie analytique. L'angoisse du huitième mois constitue pour cet auteur le moment structurant où commençant à se différencier de la mère, l'enfant découvre posséder un visage qui n'est celui de celle-ci. Moment d'angoisse où l'enfant se découvre comme potentiellement autre et étranger à son propre regard. Considérer cette reconnaissance comme une potentialité et non une évidence soi-disant perceptive, est de la plus haute importance : cette perspective laisse en effet place à un jeu d'illusions où l'enfant s'il n'est pas ce qu'il voit, ne peut en aucun cas percevoir la différence qui lui reste dès lors à construire ou se représenter : ce qui indique le lieu et l'importance de l'imaginaire.

Le visage étant ce qui nous détermine au mieux dans notre identité au regard de l'autre, n'est pourtant pas accessible à notre propre vue. Pour y

avoir accès, il nous faut avoir recours à des tiers ou médias qui ne cessent par ailleurs de nous confronter aux inversions parfois surprenantes de la symétrie. L'identité à l'instar du visage, ne peut dès lors plus être conçue sur le mode de la reconnaissance d'une unité qu'il suffirait de fixer dans une représentation établie une fois pour toutes.

A suivre cet auteur comme Lacan par ailleurs, il devient évident que l'identité est une construction mentale porteuse dès le départ d'inconnu et d'indéfini. La différence essentielle entre Sami-Ali et Lacan est que cet auteur loin d'hypostasier l'imaginaire lui donne une place centrale dans son anthropologie. Selon lui, la projection constitue un des ressorts essentiels de notre vie psychique. Il a montré pourquoi ce mécanisme fondamental ne pouvait plus être conçu uniquement comme un processus défensif mais que c'est sa constitution même qui permet aux représentations de se constituer. Le vécu corporel s'il acquiert grâce aux soins maternels une stabilité et une régularité suffisante, trouve à se représenter dans les objets de l'environnement. Ce qui revient à dire que l'autre quand il se met à exister, devient le support privilégié des représentations du moi. Toutes choses qui expliquent pourquoi l'angoisse du huitième mois constitue un moment essentiel. L'autre perçu comme différent tend à nouveau à se confondre avec moi-même grâce au jeu d'une projection qui tend avant tout à établir des analogies. L'autre est non seulement autre mais aussi moi-même dans un jeu imaginaire d'équivalences où le sujet comme dans un rêve, peut à la fois et en même temps occuper toutes les places de cette dialectique.

Cette conception conduit à deux réflexions essentielles. La première est qu'elle permet de dépasser la critique que Sartre adressait à Hegel qui est aussi celle que nous pourrions adresser à Lacan : en hypostasiant la place de l'imaginaire dans la vie psychique, Lacan non seulement ne permet pas la sortie éventuelle de l'aliénation que par la voie étroite de l'écart qui sépare les signifiants mais il se met à mon avis en contradiction avec la découverte freudienne dont pourtant il se réclame. La découverte essentielle de Freud reste qu'il faut accorder de l'importance à cette forme de pensée à laquelle notre conscience n'a pas d'accès immédiat mais qui constitue un moteur essentiel de notre vie mentale. Là encore Sartre comme Sami-Ali, se montrent fort proches des conceptions freudiennes quand ils insistent sur le rôle créatif de l'imaginaire ; l'image n'est pas une pure passivité par rapport au percept, elle est création d'une nouvelle réalité.

Il me semble essentiel si on veut restituer le rôle de l'inconscient et sa place dans notre vie psychique, de retourner à la notion de conflit. Comme le montre Sami-Ali, l'inconscient nous permet de résoudre des problèmes qui, sans cet apport, risqueraient de devenir contradictoires et par là insolubles. Ce que l'inconscient autorise à travers les multiples solutions qu'il envisage, reconstruit et modifie, c'est finalement de tolérer l'ambivalence. Comme le démontre la clinique, les personnes qui présentent un refoulement de leur fonction de l'imaginaire sont contraintes de vivre dans l'adaptation par rapport aux exigences extérieures dont ils sont dès lors dépendants pour le maintien de leur équilibre psychique. L'imaginaire soutenu par un inconscient proche des réalités corporelles et de notre passé, grâce au rêve ou à nos autres croyances et mythes, nous autorise à une autonomie que nous emportons avec nous.

Perspective qui est décidément bien différente de celle qui considère l'imaginaire comme le lieu de convergence des origines de l'aliénation de l'homme. Il est vrai que l'inconscient est le lieu de l'Autre pour notre

conscience mais cet autre est peut-être aussi nous même par le jeu que l'imaginaire autorise. Si l'identité est une construction, elle est également celle du Sujet lui-même ; aucun réalisme fût-il celui des exigences de la linguistique, ne peut réduire cette réalité à cheval entre le réel et l'imaginaire, en tension dialectique entre la répétition de l'identique et l'apparition du différent.

La deuxième remarque à laquelle nous invite la perspective de Sami-Ali à propos de l'identité et de la fonction de l'altérité au sein de notre vie psychique, est que le même et le différent peuvent s'échanger et prendre tour à tour des places équivalentes dans notre vie mentale. Il n'est pas impossible qu'un certain plaisir naisse ainsi des glissements que l'imaginaire fait subir à la réalité des percepts ; ne pourrait-on y voir l'ébauche du plaisir de la pensée. Le plaisir de la répétition n'est plus en totale opposition par rapport à celui qui pourrait naître d'une création de la différence dont il est le double spéculaire, donc renvoyant au même. Double spéculaire qu'il faut en effet entendre tel qu'il apparaît dans le mythe de narcissse : un reflet. Une image qui définit et donne contours à une dialectique organisée par une symétrie d'inversion qui interdit dès lors la totale coïncidence des deux termes qui bien que mêmes, sont opposés et dont le rapprochement entraînerait la disparition des deux termes.

Le plaisir de l'interprète

Comment au terme de ce parcours penser la place de l'analyste comme porteur d'une double altérité : celle de l'inconscient et celle qu'il porte en lui, par son identité qu'il doit pourtant s'efforcer d'effacer pour faire place à celle de l'autre, son patient ? La question est bien de savoir la manière dont dans chaque cas, cette altérité va être tolérée par un patient dans la cure mais aussi de savoir d'où il va pouvoir en retirer un plaisir à l'exercice de sa propre pensée.

A nouveau un exemple de la vie quotidienne cité par Sartre d'ailleurs va peut-être nous éclairer. Sartre nous rappelle combien nous succombons facilement au plaisir de l'horoscope ou du cartomancien. Ce n'est pas l'expérience quotidienne qui pourrait le démentir ; en été, les journaux et hebdomadaires même parmi les plus intellectualisants comme pour ne pas le citer *Le nouvel observateur*, nous proposent mille et autres tests destinés à occuper nos temps devenus sans doute trop libres. Comment expliquer cette fascination à laquelle chacun de nous reste difficilement totalement insensible ? C'est que avant tout, nous voulons entendre ce que nous avons déjà mais que nous voulons entendre de la bouche d'un autre dont nous aimons à croire qu'il nous aurait ainsi parfaitement découvert.

Il est très surprenant et assez comique d'entendre sous couvert d'un interview radiophonique présentée comme capable de dire toute la vérité sur quelqu'un, le présentateur asséner à un auditeur mi ébahi mi irrité, des horreurs par ailleurs tout aussi fausses que le discours alléchant auquel il pensait avoir subitement droit. Comment ne pas voir que la fascination à laquelle nous soumettent ces conteurs de destins et autres sorts, tient à l'ambiguïté des figures possibles qu'ils représentent : entre le moi et l'autre, entre la mère omnipotente et un étranger qui le serait tout autant, entre le spéculaire et l'identique, c'est l'ambiguïté elle-même qui est à la source de notre rêve : ici de voir se réduire et se confondre enfin la distance de moi à l'autre constitutive de notre identité mais qui suppose un continuel travail de

réajustement. Le plaisir de la répétition ne peut ainsi plus être distingué de l'apparition du neuf ou du différent dont il est à la fois le double et le même, le complément indispensable à la répétition du même comme tel car il est vraisemblable que l'identique ne puisse être pensé qu'en référence au différent.

Une métaphore musicale pourra nous aider à mieux situer les enjeux de la tâche de l'analyste, si nous prenons son rôle d'interprète au mot et que nous le comparons à l'interprète musical. Ce dernier se doit d'être fidèle à un texte que pour pouvoir reproduire, il a répété un très grand nombre de fois. Mais on attend du bon interprète qu'il fasse plus qu'acte de répétition : il faut que dans la fidélité des auteurs, il ajoute une note personnelle en fonction de laquelle il sera comparé aux autres interprètes. Entre le même et le différent, l'interprète doit ainsi être non seulement à l'écoute de lui-même et du compositeur mais aussi du public et de ses confrères. Entre ces différentes identités possibles et la répétition comme exigence première d'une créativité toute personnelle, le plaisir de l'interprète musical pourrait ainsi nous faire penser au plaisir qui peu à peu dans l'analyse surgit d'une pensée qui bien que nécessairement partagée, autorise pourtant dès le départ l'inscription de la différence.

Jean-Marie Gauthier
Rue Borgnet, 2/4
5000 Namur

BIBLIOGRAPHIE

- Cannon, B. (1993). Sartre et la psychanalyse, tr. fr. de Sartre and psychoanalysis : an Existential Challenge to Clinical Metatheory, Paris, PUF.
- De Waelhens, A. (1972). La psychose, Nauwelaerts, Louvain-Paris.
- Freud, S. (1900). L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1967.
- (1914). Remémoration, répétition et élaboration, in La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1975.
- (1915). L'inconscient, in Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968.
- Hegel, G.W.F. (1988). La philosophie de l'esprit, tr. fr. Paris, Vrin, 1988.
- Lacan, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, in Ecrits, Seuil, Coll. Points, Paris, 1966.
- (1964). Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1974.
- Ricoeur, P. (1965). De l'interprétation, Paris, Seuil.
- (1969). Le conflit des interprétations, Paris, Seuil.
- Safouan, M. (1968). Le structuralisme en psychanalyse, Seuil, Coll. Points, Paris.
- Sartre, J.P. (1936). L'imagination, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1981.
- (1940). L'imaginaire, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1978.

- (1943). *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. TEL., 1977.
- Swain, G. (1977). *De Kant à Hegel, deux époques de la folie*, in *Dialogue avec l'insensé*, Paris, Gallimard, 1994.

RESUME

Le psychanalyste est porteur d'une double altérité : outre celle liée à sa propre identité, il constitue d'emblée pour son patient, le représentant de cet autre à l'intérieur de lui, l'Inconscient. La cure confronte ainsi tout patient à cette crise existentielle de la reconnaissance de l'étrangeté dont Spitz nous a montré l'importance autour du huitième mois de la vie du bébé. Une métaphore musicale qui accompagne tout ce texte, nous permet de proposer une réflexion sur la dialectique de la répétition-crédation de l'identique et de la différence qui loin d'opposer ces termes, en montre l'indispensable intrication. Le plaisir de l'interprète musical dans une tension entre répétition et création au sein d'une triple référence au compositeur au public et à lui-même, montre comment plaisir de la pensée et répétition du même, loin de s'opposer, s'originent l'un l'autre. Cette dialectique de la répétition-crédation, du même, identique et de la différence est au coeur de la constitution de l'identité dont les mouvements évolutifs et les impasses pourraient amener quelque éclairage sur les fondements de certaines résistances à la cure analytique.

SAMENVATTING

De psychoanalyticus draagt in zich een tweevoudig anders-zijn : vooreerst heeft hij zijn eigen identiteit maar bovendien is hij, vanaf het begin, in de ogen van zijn patiënt, de vertegenwoordiger van die Andere binnen in hem, namelijk het Onbewuste.

Iedere psychoanalytische behandeling confronteert de patiënt met een existentiële crisis die bestaat uit het herkennen van de vreemdheid. Spitz heeft ons het belang ervan aangetoond als deze verschijnt rond de achtste levensmaand van de baby.

Aan de hand van een muzikale metafoer, die voortdurend in deze tekst terugkeert, kunnen we ons bedenkingen maken over een dialectiek die ontstaat tussen de "herhaling-creatie" van het identieke en het verschil. Wat ons daarbij opvalt is dat er helemaal geen tegenstelling tussen beide termen bestaat maar integendeel een onmisbare verstrengeling.

De muziekvertolker smaakt een genot in de spanning die hij oproept tussen herhaling en creatie waarbij hij tevens op een drievoudige wijze refereert naar de toondichter, het publiek en hemzelf. Daaruit blijkt hoezeer het genot van het denken en van de herhaling van hetzelfde geen tegenstelling vormen maar integendeel mekaar helpen om zich wederzijds vorm te geven.

Deze dialectiek van "herhaling-creatie", van hetzelfde, het identieke en het verschil is de kern zelf van de vorming van de identiteit. De bewegingen die haar ontwikkeling bevorderen evenals deze die op een dood spoor eindigen, laten ons toe sommige weerstanden, die tijdens een psychoanalytische behandeling optreden, beter te begrijpen.

SUMMARY

The psychoanalyst bears a double alterity : besides that which is linked to his own identity, he represents from the beginning that other which is in the interior, the Unconscious. Thus in analysis each patient is confronted with that existential crisis of recognising strangeness of which Spitz has shown the importance around the baby's eight month. A musical metaphor accompanying this whole text allows us to reflect on the dialectic of repetition-creation, of the identical and the different which far from opposing these terms, shows their indispensable intrication. The pleasure of the interpreter of music, in a tension between repetition and creation, within a triple reference to composer, audience and himself, shows how both pleasure in thinking and the repetition of the same, far from being opposites, have their origins each one within the other. The dialectic repetition-creation, of the same, the identical and of the different, is at the heart of the establishment of identity where evolutive movements and blind alleys may throw light upon the bases of certain resistances in the analysis.

